

Le pape en personne

Habemus papam de Nanni Moretti, Italie-France, 2010, 104 minutes

Jacques Kermabon

Numéro 153, septembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65068ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2011). Compte rendu de [Le pape en personne / *Habemus papam* de Nanni Moretti, Italie-France, 2010, 104 minutes]. *24 images*, (153), 40–40.

Le pape en personne

par Jacques Kermabon

Conflits interpersonnels, rapports sentimentaux, tensions familiales, mise en scène de son propre moi, Nanni Moretti nous avait habitués à ses films à hauteur d'homme. *Habemus papam* s'ouvre par un imposant défilé de cardinaux pénétrant dans le Vatican. L'illusion est parfaite, on se croirait dans un reportage. Ce n'est que lorsque nous apercevons Michel Piccoli, anonyme parmi ces anonymes, que nous commençons à entrer doucement dans la fiction et admirons d'autant plus – assez naïvement, reconnaissons-le – la précision de la mise en scène. C'est aussi que les rituels religieux étant parfaitement codifiés, Moretti a suivi à la lettre ce spectacle en soi. Un pape est mort, les cardinaux du monde entier se réunissent en conclave pour désigner le nouveau chef de l'Église catholique.




L'image d'agitateur politique du cinéaste italien suscitait peut-être l'attente d'une charge quelconque à l'encontre des mœurs ecclésiastiques, de la religion ou du Vatican, *Habemus papam* est mille fois mieux que cela.

Certains ont rapproché à juste titre le film de Moretti de la célèbre formule « I would prefer not to » de *Bartleby*, nouvelle de Herman Melville, patronyme, comme de juste, du cardinal élu pape, interprété par un Michel Piccoli magistral. Le bel ordonnancement des choses se grippe quand Melville recule devant la fonction, refusant même d'apparaître aux milliers de fidèles venus l'acclamer sous les fenêtres du Vatican sans même parler des télévisions du monde entier.

Cette « sinusite psychique » qui l'encombre, comme s'exprime Melville, relève-t-elle de la dépression, d'un sentiment d'imposture, d'une crise mystique, Moretti se garde bien d'y mettre une quelconque étiquette. L'enjeu est plutôt de broder à partir de cette hypothèse inattendue, point de départ et catalyseur d'une situation qui va frôler l'absurde, et d'envisager ce qui peut en découler. Le Vatican est suspendu dans une étrange parenthèse et les cardinaux ne peuvent quitter les lieux comme dans *L'ange exterminateur*. Signe de notre temps, la situation est prise en main par le communicant en chef, porte-parole du Vatican, qui fait tout pour préserver les apparences alors même que tout va de mal en pis.

Le film nous enferme un bon moment avec ces religieux de sorte que, quand, à la suite d'une péripétie, le pape se retrouve seul en habits civils au milieu de la ville, nos regards bornés par l'horizon feutré du Vatican retrouvent avec surprise une réalité que nous avons quasiment oubliée. Parfum trop longtemps contenu dans un flacon, papillon qui sort de sa chrysalide, on cherche vainement une métaphore pour dire les mille et une ramifications qui se déploient alors. Cette interruption du pouvoir, vécue comme un drame à l'intérieur du Vatican, n'empêche pas que le monde tourne, quasiment comme si de rien n'était. Certes, les Italiens croisés dans les cafés jettent de temps en temps un regard vers la télévision qui donne des nouvelles du Vatican, mais ils reprennent aussi vite leurs occupations. La vacance du pouvoir laisse transparaitre son inanité. Il suffit de quelques signes – le porte-parole enferme un garde suisse dans les appartements du pape en lui demandant de manifester une présence, une main à la fenêtre, une ombre – pour dissimuler l'absence du souverain pontife et rassurer les prélats qui peuvent retourner à la compétition de volley-ball que le psychanalyste interprété par Moretti organise pour occuper les corps et les esprits. Une fois habillé en civil, Melville devient un homme parmi les hommes, redécouvrant un quotidien depuis longtemps perdu de vue. Il s'éloigne de sa fonction, apercevant de loin en loin la façon dont les médias suivent l'histoire du pape comme si c'était celle d'un autre. Quelle identité peut-il recouvrer maintenant qu'il n'est plus personne ?

Lors d'une savoureuse séance chez une psychanalyste, ex-femme de l'analyste appelé au chevet du pape au Vatican, Melville, inconnu, se révèle un homme au profil bizarre quand la praticienne lui demande s'il vit seul, depuis combien de temps... Au regard de simples questions de bon sens, cette vie de célibat apparaît pour le moins étrange. En cours de séance, Melville se remémore sa passion contrariée du théâtre. Ses pas le conduisent à suivre une répétition où se révèle sa parfaite connaissance des dialogues de *La mouette* de Tchekhov. Mais Moretti n'appuie sur aucune des réflexions que son dispositif fait naître. Il nous laisse saisir jusqu'à quel point nous tenons à établir un parallèle entre le rôle que Melville refuse et celui qu'il rêve d'incarner jusqu'à monter sur scène. Contrairement à la psychanalyste qui réduit à un gimmick interchangeable les troubles psychiques, Moretti met tout son art à juste suggérer quelques questions sur la vanité du pouvoir, la place décalée de l'Église dans notre monde contemporain, la difficulté d'assumer le rôle que la société attend de nous, la vie comme résultante d'espoirs avortés... On comprend mieux l'importance d'ouvrir *Habemus papam* par une écriture qui ne s'affiche pas, mais offre l'impression de laisser la réalité advenir. Moretti affirme moins qu'il ne donne à montrer et donc, à penser. 

Italie-France, 2010. Ré. : Nanni Moretti. Scé. : Moretti, Francesco Piccolo et Federica Pontremoli. Ph. : Alessandro Pesci. Mont. : Esmeralda Calabria. Son : Alessandro Zanon. Int. : Michel Piccoli, Nanni Moretti, Jerzy Stuhr, Renato Scarpa, Franco Graziosi, Margherita Buy, Dario Cantarelli. 104 minutes.